

L'angoisse de l'historien au moment de l'invasion informatique et télématique

Jean-Jacques MEUSY

Abstract. From his experience of a community server, the author, who is a cinema historian, gives some thoughts inspired by the incredible expansion of telematics and the storage of archives in digital form.

Will the digital era lead the humanity to a disaster as irreversible as the destruction of the library of Alexandria, or, on the contrary, will it open up new prospects for a long-term preservation of the planet's memory?

Keywords: Computing, telematics, network, Internet, Web, World Wide Web, server, mass storage, history, cinema, non-profit-making organizations, archives, storage preservation.

Mots-clés : Informatique, télématique, réseau, Internet, Web, World Wide Web, serveur, mémoire de masse, histoire, cinéma, histoire du cinéma, associations, archives, archivage, conservation.

L'auteur n'est ni archiviste, ni informaticien, mais historien du cinéma. Il ne prétend pas proposer des solutions nouvelles, mais seulement porter un regard d'historien sur les problèmes (et les espoirs) que fait naître l'informatisation grandissante du monde contemporain.

Internet représente pour les médias grand public une « tarte à la crème » inespérée dont ils se sont emparés avec délices. Tous les ingrédients sont réunis donnant au sujet un merveilleux fumet de scandale : livres interdits, réseaux pédophiles, relents nauséabonds de nazisme, etc. L'opération de diabolisation a vite pris forme. Comparé à cette mygale géante tissant sa toile sur toute notre planète, notre bon vieux Minitel français, fût-il rose,

✉ Directeur de Recherche au CNRS; 42, Avenue Cousin de Méricourt; F-94230 Cachan (France).

Fax : + 33 1 49 69 04 47

E-mail : jm_afrhc@club-internet.fr

semble un hochet pour enfants sages¹. Quoi de mieux pour vendre du papier et donner peut-être à certains lecteurs l'envie « d'y aller voir » ?

En fait, les contours d'Internet sont indéfinissables, car perpétuellement mouvants. S'il y a peu de gens informés qui doutent réellement de l'avenir de la télématique, en revanche personne n'est en mesure de prédire avec un degré de probabilité satisfaisant quelles formes elle prendra dans seulement dix ans. Le pragmatisme et l'empirisme sont donc les seules attitudes possibles devant cette planète virtuelle, image encore tremblotante de notre monde dit « post-moderne ». Encore faut-il que ce pragmatisme et cet empirisme ne conduisent pas à des choix hypothéquant l'avenir. Plus généralement, Internet suscite aussi les inquiétudes et les espoirs propres à l'informatique.

Internet : la récente expérience de l'Association Française de Recherche sur l'Histoire du Cinéma (AFRHC)

Je voudrais d'abord évoquer le cas du serveur Web d'une petite association d'historiens du cinéma, l'AFRHC, car je pense que les informations concernant cette modeste expérience peuvent profiter à nombre d'autres associations scientifiques analogues par leurs dimensions, leurs besoins et leurs possibilités.

Les raisons qui ont encouragé l'AFRHC à disposer d'un serveur Web Internet sont simples. Notre association compte environ 250 historiens du cinéma « professionnels » ou « amateurs ». Ceux-ci sont dispersés à travers toute la France et certains résident même à l'étranger. Dans ces conditions, la vie associative se limite à l'édition d'une revue de qualité, intitulée *1895*, que les membres reçoivent gratuitement et dans laquelle ils peuvent écrire, au soutien à l'édition de livres, à l'organisation de colloques, à l'envoi de quelques courriers informatifs, sans oublier l'assemblée générale annuelle obligatoire pour toute association fonctionnant dans le cadre de la loi de 1901. La dispersion géographique empêche d'envisager des réunions régulières de l'association. Un serveur offre, à terme, l'espoir d'une vie associative permanente et intense. À terme, bien sûr, car actuellement il n'y a qu'un petit nombre de membres qui disposent déjà d'une connexion

¹ World Wide Web : littéralement « toile d'araignée mondiale ».



Association Française de Recherche sur l'Histoire du Cinéma

Dernière mise à jour : 14 juin 1996

Click on the flag to go to English Home
Page -->



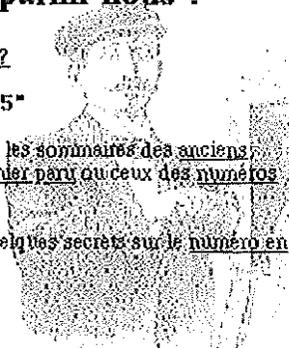
Bienvenue parmi nous !

- Qui sommes-nous ?
- Notre revue : "1895"

Voulez-vous consulter les sommaires des anciens numéros, celui du dernier paru ou ceux des numéros hors série ?

Par faveur spéciale, nous pouvons même vous dévoiler quelques secrets sur le numéro en préparation !

- Du côté des autres revues françaises
- Parmi les derniers livres parus
- Notes de lecture
- Infos
- Petit musée
- Notre jeu
- Courrier de nos lecteurs
- Voulez-vous adhérer à l'AFRC ?
- L'histoire du cinéma sur Internet




ASSOCIATION FRANÇAISE DE RECHERCHE SUR L'HISTOIRE DU CINÉMA
15, rue Lakanal, 75015 PARIS (FRANCE).
Fax : (33)(1) 44 19 81 27. Email : 100527.3624@compuserve.com



Ce serveur WWW a été conçu par Jean-Jacques Meusy, dir. de recherche au CNRS.



Internet. Sans jouer au prophète, cette situation devrait se modifier aussi rapidement que l'abandon de la vieille machine à écrire pour le traitement de texte.

Notre serveur² a été créé à la fin du mois de décembre 1995 — sans que nous ayons d'ailleurs cherché à ce que cette naissance soit liée à une certaine commémoration — et est hébergé par le Centre National de la Recherche Scientifique. Actuellement, les rubriques sont les suivantes :

- une présentation de l'association et de ses buts, la composition de son conseil d'administration;
- les sommaires détaillés de tous les numéros de la revue *1895*, y compris les numéros spéciaux, depuis le premier paru en 1986 jusqu'au dernier, ainsi que la façon de se procurer un ou plusieurs d'entre eux; quelques renseignements sur le numéro en préparation;
- le dernier sommaire des autres revues françaises ou francophones consacrées à l'histoire du cinéma et le titre des articles relatifs à cette discipline parus dans d'autres publications;
- les « derniers livres parus »;
- des notes de lecture;
- des infos (rubrique nouvelle et encore embryonnaire).
- un petit « musée » constitué de quelques photographies choisies pour leur intérêt documentaire et esthétique;
- un jeu qui est généralement une devinette ayant trait à l'histoire du cinéma;
- une rubrique « courrier des lecteurs » où chacun peut poser ses questions à la cantonade et joindre ainsi un spécialiste qui lui communiquera l'information recherchée;
- comment adhérer à l'association;
- des connexions directes (« liens ») avec les principaux sites Internet du monde entier ayant des finalités communes avec notre serveur (serveurs du Web, listes de service, groupes Usenet).
- un E-mail, numéro de fax et de téléphone, permettant de s'adresser à l'association ou à ses membres. Il est prévu aussi de faire figurer la liste des adhérents avec leur adresse, leur numéro de téléphone, de fax et d'E-mail (sauf avis contraire des intéressés), mais la demande d'autorisation adressée à la Commission nationale informatique et liberté (CNIL) n'a pas encore abouti quatre mois après son dépôt.

² <http://www.sosi.cnrs.fr/AFRHC/AFRHC.html>

Le nombre d'adhérents jouissant d'une connexion Internet étant encore très faible, les principales pages du serveur — en particulier le courrier des lecteurs — sont également adressées à tous par la Poste. Les réponses sont répercutées auprès des intéressés par le plus simple moyen disponible (selon les cas, E-mail, fax, courrier, téléphone). De cette façon, chacun peut bénéficier de certains avantages du serveur sans être lui-même connecté, au prix, il est vrai, d'une certaine charge pour le « Web master ». Les questions n'émanent pas seulement des membres de l'AFRHC : des « visiteurs » de notre serveur nous en envoient également par E-mail. Leur variété est sans limite et leur intérêt fort variable. Renseignements bibliographiques concernant le pionnier *Le Prince*, réception des films américains par le public français contemporain, recherche d'un contact avec des spécialistes de Tex Avery, identification de films Biograph d'après des photogrammes, existence hors de France de copies de *Notre-Dame de Paris* de Capellani (1913), etc., mais aussi comment se procurer aux États-Unis une copie vidéo de *La Vache et le prisonnier* ! Dans la mesure de mes connaissances et de celles de mes proches collègues, je m'efforce d'apporter une réponse directe par E-mail. Les questions en suspens sont introduites dans la rubrique « courrier des lecteurs » lors de la mise à jour suivante du serveur (les mises à jour se succèdent généralement à intervalle de quatre à six semaines).

On peut envisager d'autres développements ultérieurs : une rubrique « manifestations », la mise sur pied d'une « liste de service »³, etc. Il deviendrait alors nécessaire de mettre sur pied une véritable équipe de rédaction et de gestion.

J'ai évoqué jusqu'à présent l'apport du serveur dans la vie interne de l'association. Le serveur a aussi un rôle à jouer — outre celui du « courrier des lecteurs » — à l'égard des historiens du cinéma qui n'appartiennent pas à l'association et/ou travaillent à l'étranger. Il permet de faire connaître à ceux-ci les recherches françaises (francophones) et facilite le contact avec leurs auteurs. Il est, en effet, aussi facile et aussi peu coûteux à un Australien

³ Une liste de service est une sorte de forum, consacré à un sujet déterminé, auquel on peut s'abonner, en principe gratuitement, en indiquant simplement son numéro de E-mail. Les messages adressés par les abonnés sont répercutés dans les heures qui suivent leur émission sur l'ensemble des participants par un « modérateur ». Le rôle de celui-ci consiste essentiellement à vérifier l'adéquation du contenu des messages au thème de la liste de service et parfois à intervenir par des remarques personnelles. Ces messages engendrent très vite des réponses et des observations qui sont elles aussi envoyées à l'ensemble des abonnés. Des discussions s'installent ainsi qui s'étendent sur plusieurs jours, parfois davantage, et auxquelles des « abonnés » du monde entier prennent part.

qu'à un habitant de la banlieue parisienne de visiter notre serveur et de nous adresser un E-mail. En ce sens, le serveur est un moyen sans pareil de communication des idées au niveau international. Cette finalité rend indispensable une rédaction bilingue — français et anglais — de toutes nos pages, disposition qui a été réalisée pour l'essentiel en avril 1996.

Les tâches matérielles, lourdes au début, se sont un peu allégées lorsque les principales rubriques ont été mises en place et lorsque la programmation en «html» (*HyperText Markup Language*) comme la manipulation des images numérisées sont devenues plus familières à l'auteur de ces lignes. Une des préoccupations premières a été de faire connaître l'existence de notre serveur. Pour cela, il a fallu communiquer l'adresse de notre serveur aux principaux « instruments de recherche » (annuaires) existant sur Internet et demander aux serveurs avec lesquels nous avons établi des liens de nous rendre la pareille.

Les résultats sont encourageants si l'on en juge par le nombre croissant de connexions et de messages. En effet, 2 663 connexions ont été enregistrées en février, 3 284 en mars et 3 351 en avril, *toutes pages confondues* (les connexions sont comptabilisées par page et non par serveur). D'après le nombre de connexions à la *seule* page d'accueil qui est en principe visitée par tous, on peut estimer qu'environ 500 personnes ont consulté, *en moyenne*, six à sept pages chacune au cours du mois d'avril. Résultat tout à fait estimable pour un serveur aussi récent et spécialisé que le nôtre, au surplus exclusivement francophone pendant ses premiers mois d'existence ...

Internet support de publication ?

Envisagé dans la perspective précédente, Internet apparaît comme un prolongement et un développement des moyens traditionnels de communication et d'information individuels ou collectifs (rencontres directes, colloques, courrier, téléphone, Minitel, fax, etc.). Je ne pense pas que cet aspect conduise à des difficultés conceptuelles majeures. Il en va autrement si l'on envisage aussi Internet — et notamment le Web — comme un *support de publication*. Certains «fondamentalistes» de la télématique nous prédisent la disparition du livre et des périodiques, tandis que d'autres commencent déjà à publier sur le Web des magazines et même des romans qui ne sont pas édités parallèlement sur support papier. Nous-mêmes, nous nous sommes

posés la question de savoir si un éditorial, voire un ou plusieurs articles, ne pourraient pas prendre place sur notre serveur. J'y vois, pour ma part, de graves risques. Le moindre des inconvénients serait sans doute financier : en procédant ainsi, nous nous livrerions à nous-mêmes une concurrence qui mettrait en péril le fragile équilibre financier de notre édition papier. Sans doute l'avenir d'Internet — ce n'est pas moi qui le dit — est à l'établissement d'un droit de péage à l'entrée des serveurs qui permettrait de compenser ce manque à gagner. Admettons-en l'augure comme une probabilité, tout en regrettant cette belle générosité qui permet, aujourd'hui encore, à l'information et au savoir de circuler librement sur Internet et d'échapper pour une fois aux lois marchandes.

Il y aurait bien plus grave si Internet devait devenir un support de publication *exclusif*, sans doublage par un support papier. Les pages du Web s'envolent aussi vite que les feuilles mortes en automne ! Les serveurs naissent, se transforment et meurent sans laisser de traces. De plus, les normes techniques actuelles ne seront pas éternelles (c'est le moins que l'on puisse dire !). La télématique, qui est un excellent moyen de diffusion *immédiate* de l'information et du savoir, apparaît inadaptée à la consultation *différée* à plus ou moins long terme, domaine dans lequel l'imprimé demeure sans égal. Certes, rien n'empêche un consultant du Web d'enregistrer une page qui l'intéresse sur son disque dur, mais il s'agit d'une sauvegarde partielle, aléatoire et consultable par le seul intéressé. Quant au rédacteur du serveur, au « Web master », il est peu probable qu'il conserve longtemps les anciennes éditions du serveur dont il est responsable et les dépose dans un centre de conservation d'archives électroniques... d'autant qu'il n'en existe pas encore en France, à ma connaissance, pour les archives privées. Pour l'historien, le danger est d'importance. Tout ce que véhicule Internet (de même que les serveurs mis en place par certaines sociétés, comme Compuserve, Infonie, America-On-Line, etc. à l'usage exclusif de leurs propres clients) a toutes chances de constituer un grand blanc pour les historiens futurs. Connaissant par les témoignages écrits l'existence de ces réseaux, leur contenu leur échappera inexorablement.

L'informatique plus généralement

Au-delà de la télématique, ce sont les archives électroniques elles-mêmes qui soulèvent l'inquiétude de l'historien. Il faut préalablement distinguer plusieurs situations qui présentent des risques d'importance très différente :

- 1) l'informatisation de la gestion des archives et de leur accès, comme cela existe déjà à la Bibliothèque nationale (informatisation des fichiers et des demandes de consultation des lecteurs);
- 2) la numérisation pour leur consultation de documents conservés parallèlement sous leur forme d'origine;
- 3) la conservation de documents informatiques originaux n'existant pas sous d'autres formes.

C'est bien évidemment le troisième aspect qui suscite les véritables inquiétudes. L'informatique a envahi complètement les administrations, les sociétés industrielles et commerciales, les centres de recherche, etc. Certes, il est encore peu de cadres qui n'exigent pas une « sortie imprimante » des documents sur lesquels ils doivent travailler. Mais ces impressions sur papier sont-elles conservées et les documents ne sont-ils pas plutôt stockés sous forme de fichiers informatiques, plus faciles à répertorier et moins encombrants? La banalisation des ordinateurs portables ne va-t-elle pas d'ailleurs réduire l'intérêt de ces impressions?

Il faut reconnaître que si la place de l'informatique dans nos sociétés grandit très vite, en revanche les dangers immédiats qui menaçaient autrefois les fichiers sont moins à l'ordre du jour. Certes, une disquette ou un disque dur peuvent toujours devenir brusquement illisibles et le sauvetage des données qu'ils contiennent demeure incertain. Mais tous les services structurés ont prévu des dispositions pour effectuer systématiquement des copies de sauvegarde, de sorte que le désastre informatique pur et simple, celui qui arrache des larmes de désespoir au malheureux utilisateur, représente maintenant une très faible éventualité.

Si les démagnétisations brutales et générales — voire planétaires — appartiennent surtout au domaine de la science-fiction, la démagnétisation progressive, la corrosion, le vieillissement des supports plastiques (disquettes, bandes magnétiques utilisées pour les sauvegardes, etc.) sont en effet connues et inexorables. Ceux qui se veulent rassurants nous font valoir que les documents numériques, textes, images ou sons, peuvent être recopiés indéfiniment sans aucune perte d'information. Il y a dix ans, un auteur comme

John C. Mallinson proposait de sauvegarder les archives électroniques sur ... microfilm⁴! Plus récemment, Michèle Conchon, conservateur en chef des Archives contemporaines aux Archives nationales (Fontainebleau) exposait dans *Le Micro Bulletin* les grandes lignes du projet CONSTANCE (CONservation et STockage des Archives Nouvelles Constituées par l'Élec-tronique) et indiquait que « la régénération (recopie des fichiers) au moins tous les cinq ans évite les effets de la démagnétisation due au temps »⁵. En réalité, le développement fulgurant de la technologie commence à apporter des solutions plus satisfaisantes à ce problème. Si les mémoires opto-magnétiques (réinscriptibles) n'offrent qu'une durée de vie encore insuffisante, en revanche les mémoires optiques, représentées surtout par le populaire CD-ROM (Rom : *Read Only Memory*), permettent de fonder de solides espoirs. On a même cru avoir enfin trouvé en lui le support éternel des archives textes, images et sons. On sait maintenant que la réalité est un peu moins favorable. Le CD-ROM, constitué comme le CD d'une galette pressée de 12 centimètres de diamètre en polycarbonate qu'une fine couche d'aluminium rend réfléchissante, est sensible à l'abrasion, aux chocs, aux rayons ultra-violet, aux forts écarts de température, à la corrosion. Déjà une société française, *Digipress*, propose des remèdes à ces défauts en remplaçant le polycarbonate par le verre trempé gravé et l'aluminium par le nitrure de titane ou l'or⁶. Elle promet ainsi à ses clients une conservation supérieure au siècle des CD-ROM « Century-Discs » qu'elle réalise à l'unité. Les applications qu'elle propose, outre les opérations de prestige, sont principalement liées aux environnements difficiles (systèmes embarqués — défense, espace — climats tropicaux, milieux industriels corrosifs, etc.) et à l'archivage à long terme (patrimoine historique et culturel, archives légales, etc.). L'arrivée sur le marché grand public, annoncée pour la fin 1996, du CD-ROM à haute densité, avec compatibilité ascendante, devrait encore augmenter les atouts de ce support (DVD : *Digital Versatile Disc* — 4,7 Go). Peut-on considérer pour autant le problème de la conservation des archives originales numériques ou des documents numérisés comme étant en voie de résolution? Malheureusement non.

⁴ MALLINSON (John C.) : « Preserving Machine-Readable Archival Records for the Millenia », *Archivaria* (Summer 1986), 147-152.

⁵ « Le traitement et la conservation des archives informatiques aux Archives nationales : la méthode CONSTANCE », *Le Micro Bulletin* n° 58, mars/avril 1995.

⁶ Digipress, 18 rue Bailey, F-14050 Caen Cedex.

En 2045, mes petits-enfants

Jeff Rothenberg, ingénieur à la société *Rand*, à Santa Monica, commençait par une fable un excellent article d'introduction au sujet paru en 1995 dans *Pour la Science*⁷ :

En 2045, mes petits-enfants explorent le grenier de ma maison et trouvent une lettre, datée de 1995, accompagnée d'un disque compact. D'après la lettre, le disque indique où est cachée ma fortune, mais le disque compact est une antiquité : même s'ils trouvent un lecteur de la bonne taille, avec quel logiciel mes petits-enfants liront-ils ce vieux document ?

Car il ne suffit pas que l'information parvienne en bon état « physique », il faut aussi qu'elle demeure accessible, car les archives électroniques ne sont pas directement lisibles comme un texte imprimé : ce sont des « *machine-readable records* » selon l'expression des anglo-saxons. Leur accès nécessite à la fois la disponibilité de la machine adéquate (le *hardware*) et celle des logiciels (le *software*).

Le Compact Disc est actuellement le support dont on peut espérer la plus grande durée de vie *commerciale*. La société *Digipress*, citée plus haut, indique dans sa documentation : « Par leur composante grand public, le Compact-Disc et le Digital-Versatile-Disc bénéficient d'une taille de marché cent ou mille fois supérieure à celle de tout autre produit professionnel similaire. Leur durée de vie commerciale (déjà plus de douze ans pour le CD) se comptera en décennies aussi bien pour les lecteurs que pour les logiciels d'accès à l'information de plus en plus conçus dans un esprit d'interchangeabilité ».

L'existence d'un large marché grand public est effectivement un gage de relative longue durée. Plusieurs décennies ? Le disque microsillon a vécu une trentaine d'années avant d'être remplacé par le CD. Peut-on espérer davantage à une époque de frénésie technologique ? De toute façon, on est loin de la durée de vie « physique » que nous promet cette société pour ses « Century-Discs » en verre trempé.

Il est vrai que le nombre des systèmes informatiques disponibles sur le marché s'est considérablement réduit depuis dix ans. Il est vrai aussi qu'un texte écrit avec le logiciel *WordPerfect* ou *MacWrite*, par exemple, peut maintenant être lu avec *Microsoft Word* et vice versa. Il est vrai qu'un

⁷ N° 209, mars 1995.

texte enregistré en RTF (*Rich Text Format*) est lisible par la quasi totalité des traitements de texte actuels et plus encore s'il l'a été en ASCII (mais, dans ce dernier cas, au prix de la perte de ses enrichissements — gras, italique, etc.). Les fichiers images au format TIFF (*Tag Image File Format*) sont lisibles dans la plupart des configurations informatiques. Les mondes PC et Macintosh ne sont plus étanches et des ponts existent aujourd'hui entre eux, préfigurant une parfaite compatibilité.

Il n'en reste pas moins vrai que les versions successives d'un même logiciel se succèdent à des intervalles de temps souvent inférieurs à deux ans et si la comptabilité ascendante est toujours assurée de nos jours entre deux ou plusieurs versions successives, il arrive un moment où les fichiers réalisés avec les plus anciennes versions posent problème. D'autant que le fabricant du logiciel peut avoir disparu entre temps... La solution qui vient à l'esprit est d'accompagner les archives électroniques des logiciels avec lesquels elles ont été conçues. Simple, non? Malheureusement, les logiciels sont liés dans leur structure à l'*Operating System (OS)*, qui est le logiciel faisant le lien indispensable entre les « applications » (logiciels de traitement de texte, de retouche d'images, de composition musicale, tableur, base de données, etc.) et le microprocesseur lui-même. Sans *OS*, ou avec un *OS* inadéquat, un ordinateur refuse de fonctionner. Or, une nouvelle génération de microprocesseurs génère habituellement un nouvel *OS*. Pour permettre aux anciennes versions des applications de fonctionner avec le nouvel *OS*, on dote souvent celui-ci d'un simulateur du microprocesseur abandonné. Puis vient fatalement un jour où le fabricant renonce à ce dispositif de simulation. Il ne reste plus à l'utilisateur qu'à acheter les nouvelles versions de ses applications favorites et de convertir avec elles ses anciens fichiers.

Dans ces conditions, comment traiter les archives électroniques? Dans tous les cas de figure, un document papier devra, comme la lettre accompagnant le disque-testament de Jeff Rothenberg, indiquer la nature des archives électroniques. Mais cette précaution n'est pas suffisante. Plusieurs possibilités sont envisageables :

- convertir les documents numériques dans une forme indépendante de l'application et de l'*OS* qui ont servi à les élaborer. Solution plus théorique que pratique, car ces « formes » n'offrent pas actuellement de réelles garanties de pérennité et peuvent faire perdre certaines spécificités du fichier originel (*Traduttore, traditore!*).
- accompagner les archives numériques d'une importante documentation papier décrivant non seulement leur contenu mais aussi les caractéris-

tiques techniques du *hardware* et du *software* qui permettent leur accès. Cette sorte de pierre de Rosette permettrait en principe aux générations futures de construire des appareils et d'écrire des logiciels adéquats (voire des simulateurs des logiciels originels), pour autant que la technologie et les connaissances de leur époque le leur permettent (qui peut, en effet, affirmer que nos civilisations ne subiront pas une évolution régressive?). En tout état de cause, l'héritage sera lourd à gérer!

- convertir (*update*) et recopier les archives électroniques à chaque fois que de nouvelles normes techniques font leur apparition afin d'assurer *en permanence* leur lisibilité. Cette migration de l'information vers de nouveaux formats logiciels et/ou vers de nouveaux supports d'enregistrement (c'est-à-dire vers de nouvelles « configurations ») est un processus délicat dans la mesure où l'on doit être certain qu'il n'entraîne aucune perte ou modification de cette information. C'est toutefois le prix à payer pour assurer simultanément la *conservation* des archives électroniques et leur *consultation* sur des machines contemporaines.

Si l'on exclut l'hypothèse d'un tirage sur supports traditionnels de l'ensemble des archives électroniques et leur conservation sous ces formes (ce qui peut être à la rigueur admissible dans une période préliminaire, mais non pour l'avenir⁸), la dernière possibilité semble, à l'heure actuelle, la plus satisfaisante. Malheureusement, elle nous ramène à la situation des recopies fréquentes, même s'il s'agit moins aujourd'hui d'assurer la conservation de l'information que les conditions techniques de sa lisibilité. Il ne faut pas se leurrer : un tel entretien relève de la clinique de luxe pour informations privilégiées. Si les archives disponibles exclusivement sur support informatique devenaient prédominantes et leur dépôt plus systématique qu'il ne l'est actuellement, les centres de conservation seraient fatalement obligés d'opérer des choix draconiens. Il faut « déterminer l'intérêt historique de l'information contenue dans les fichiers qui sont proposés à l'archivage », écrivait déjà Michèle Conchon dans l'article cité plus haut. Je n'ignore pas que le département dont cet auteur est responsable reçoit exclusivement les archives de l'administration centrale et de l'INSEE et que la nécessité d'un choix en ce domaine n'est pas apparue avec l'informatique. Mais le problème ne tardera pas à se poser pour beaucoup d'autres catégories d'archives.

⁸ Les supports traditionnels n'offrent, bien évidemment, pas les mêmes possibilités de recherche rapide de l'information que l'informatique et sont, en outre, complètement inaptes à la réception des œuvres multimédia interactives.

Les archivistes seraient-ils disposés à aller au-delà de la chasse traditionnelle à la redondance et à détruire des documents jugés de faible intérêt? Qui sera habilité à opérer des choix aussi graves et sur quels critères? A-t-on réellement le droit, vis-à-vis des générations futures, de se livrer à une telle censure? Imagine-t-on la Bibliothèque nationale effectuant un choix parmi les livres dont elle dispose et détruisant une partie d'entre eux? Ou une cinémathèque nationale conservant ou jetant les films en fonction des mérites que leur attribue ou non un conservateur? Mais peut-être le développement technologique permettra-t-il d'éviter ces choix impossibles...

Questions ouvertes

Ce bref tour d'horizon montre que la conservation et l'entretien des archives électroniques constitue un enjeu d'importance et que les décisions d'aujourd'hui peuvent avoir de graves conséquences pour demain.

L'ère de l'informatique représentera-t-elle en effet pour l'historien du futur une époque sinistrée, car dépourvue d'archives pérennes? L'inquiétude de l'historien actuel devant l'acidification du papier de bois et la décomposition du nitrate de cellulose va-t-elle se transformer en véritable angoisse en face de ces nouveaux supports qui risquent, si l'on n'y prend garde, de rendre l'information bien plus volatile qu'elle ne l'a jamais été?

À moins que la numérisation ne permette au contraire la sauvegarde définitive des informations analogiques actuellement en péril sur les supports traditionnels et concilie enfin, à la satisfaction de tous les archivistes, bibliothécaires et chercheurs, *conservation* et *communication*!

Remerciements

L'auteur remercie pour leur aide M^{me} Michèle Conchon, conservateur en chef des Archives contemporaines aux Archives nationales, et M. George P. MacKenzie, secrétaire général du CIA (Conseil international des archives), organisme qui possède en son sein un Comité pour les archives électroniques.